

Philippe Sollers

Ecrivain

Philippe Sollers aimait à le raconter : lorsqu'il fit, en 1960, la connaissance d'André Breton, celui-ci lui offrit un exemplaire de *Manifestes du surréalisme* qu'orna la dédicace suivante : « A Philippe Sollers, aimé des fées. » Sollers s'amusait volontiers de ceux qui, usant d'une image semblable et, comme je le fais à mon tour au lendemain de sa mort, se plaisaient à rappeler que les fées s'étaient autrefois penchées sur son berceau. On se dit désormais que c'était pourtant vrai, que cette « fatalité de bonheur » dont parle Arthur Rimbaud dans *Une saison en enfer*, maintenant qu'elle est finie, semble avoir décidé de sa vie.

Philippe Sollers (Joyaux, de son vrai nom) est mort le 5 mai, à Paris, à l'âge de 86 ans. Il était né le 28 novembre 1936, à Talence (Gironde), près de Bordeaux, ville qui constitua pour lui, avec Venise, l'autre capitale de cette grande civilisation du Sud en laquelle il reconnaissait sa seule vraie patrie, celle de Friedrich Hölderlin et de Casanova. Il a relaté, principalement dans *Portrait du joueur* (Gallimard, 1985), son enfance de fils de la bourgeoisie aisée et la légende familiale de ses origines. Etudiant en sciences économiques – parce qu'on le destina à la direction de l'usine paternelle –, il prend dès que possible la tangente sous l'effet de ses premières lectures, avec le soutien et sous l'influence de son premier mentor, le poète Francis Ponge.

Reconnaissance immédiate

A 22 ans, Sollers est déjà un écrivain célèbre. En 1957, il publie dans la revue *Ecrire*, créée aux éditions du Seuil par Jean Cayrol afin d'y accueillir les jeunes talents, une nouvelle, « Le Défi », à laquelle va le prix Fénéon. Comme il est encore mineur, il lui faut user d'un pseudonyme qu'il tire de son dictionnaire de latin : « *sollers* », c'est-à-dire « tout entier art ». L'année suivante, toujours au Seuil, paraît son premier roman, *Une curieuse solitude*. Autant « Le Défi » est une œuvre adolescente et qui ne mérite guère de passer à la postérité, autant *Une curieuse solitude* impressionne par sa maîtrise et sa maturité, la réflexion proprement littéraire proposée sous le signe précoce de Proust. Mauriac dans *L'Express*, puis Aragon dans *Les Lettres françaises* saluent semblablement la naissance d'un authentique écrivain en la personne du jeune auteur. Ce qui faisait dire à Sollers que, ainsi célébré par un écrivain catholique et par un écrivain communiste, son

baptême littéraire, il l'avait reçu à la fois du Vatican et du Kremlin.

C'est l'époque où, peu après le phénoménal succès de Françoise Sagan, un vent de jeunesse semble souffler sur la vieille littérature française. A ce titre, Philippe Sollers apparaît aussitôt comme un des meilleurs espoirs de la « nouvelle vague » sur laquelle misent alors les éditeurs.

Fort de la reconnaissance immédiate dont il jouit, avec quelques écrivains de son âge, parmi lesquels Jean-Edern Hallier et Jean-René Huguenin, il crée au Seuil, en 1960, la revue trimestrielle *Tel Quel*. L'année suivante, pour son deuxième roman, *Le Parc* (Seuil), il obtient le prix Médicis. Mais le livre crée la surprise et suscite parfois la déception. On l'interprète comme le signe du ralliement de son auteur aux funestes théories du Nouveau Roman alors défendues par Alain Robbe-Grillet. Véritable poème romanesque, *Le Parc* constitue un témoignage sur la guerre d'Algérie où l'un des meilleurs amis de Sollers vient de perdre la vie. Mobilisé à son tour, et afin d'échapper au sort qui le menace, le romancier simule la folie et ne doit d'être finalement réformé qu'à l'intervention personnelle d'André Malraux.

A la tête de *Tel Quel*, revue dont des poètes comme Marcelin Pleynet, Denis Roche ou Jacqueline Risset rejoignent le comité de rédaction, Sollers s'affirme vite comme l'une des principales figures de l'avant-garde littéraire des années 1960. Avec des livres comme *Drame* et *Nombres* (Seuil, 1965 et 1968) s'invente alors l'« écriture textuelle » par laquelle le roman se prend lui-même pour objet, se transformant en une exploration toujours reprise des sources dont il naît.

Cette entreprise expérimentale dans laquelle s'engage Sollers – et qui doit moins au Nouveau Roman qu'au surréalisme et à la phénoménologie – suscite l'attention soutenue de quelques penseurs de premier plan : ainsi Michel Foucault, lecteur du *Parc*, mais surtout Roland Barthes (qui consacra à l'auteur de *Drame* l'un de ses derniers livres : *Sollers écrivain*, Seuil, 1979) et Jacques Derrida (dont *La Dissémination* – Seuil, 1972 – procède d'une lecture de *Nombres*). A ces noms on doit ajouter celui de Julia Kristeva, jeune étudiante bulgare nouvellement arrivée en France, y faisant aussitôt forte impression, elle-même linguiste, psychanalyste et écrivain – elle est destinée à devenir l'une des plus éminentes représentantes de ce que l'on nomme, de l'autre côté de

l'Atlantique, la « *French Theory* » –, que Sollers épouse en 1967 et à laquelle il restera uni jusqu'à la fin de sa vie.

Tel Quel apparaît comme le principal laboratoire d'une avant-garde littéraire engagée dans un dialogue avec toutes les formes nouvelles d'une pensée théorique, souvent stigmatisée par ses adversaires en raison de son « *terrorisme* », qui connaît son apogée sous le signe du structuralisme et trouve son expression dans *Théorie d'ensemble* (Seuil, 1968), un recueil collectif rassemblant les contributions les plus significatives parues dans les pages de la revue. Sur un modèle qui fut celui des surréalistes – mais avec Antonin Artaud et Georges Bataille plutôt qu'André Breton et Louis Aragon comme figures tutélaires –, l'idée est de conjuguer révolutions poétique, théorique et politique.

La langue chamboulée

Dans l'euphorie et la confusion qui entourent les événements de Mai-68, après un bref mais compromettant compagnonnage avec le Parti communiste français, Sollers et ses amis de *Tel Quel* s'enflamment pour la cause exotique et douteuse de la Révolution culturelle. Au printemps 1974, la revue dépêche une délégation au pays de Mao. Sur cet engagement, Sollers s'est toujours refusé à se livrer à la franche autocritique que certains exigeaient de lui : expliquant avoir alors choisi le camp chinois pour mieux rompre avec le néo-stalinisme du communisme officiel, soviétique ou français, et par goût d'une civilisation dont tous ses livres témoignent en effet de la fascination qu'elle a exercée sur lui et dont on retrouve d'insistants échos – particulièrement à la poésie et à la pensée chinoises –, jusque dans les plus récents.

Avec *Lois* (Seuil, 1972), la manière romanesque de Sollers change de façon spectaculaire. A l'épure de parole poétique que proposaient ses livres précédents se substitue une écriture qui, inspirée du *Finnegans Wake*, de James Joyce, et des *Cantos*, d'Ezra Pound – deux autres des références essentielles de *Tel Quel* –, chamboule la langue et assume sa dimension lyrique et épique. La voie est ouverte qui conduira à *Paradis* (publié en feuilleton dans *Tel Quel* à partir de 1974 ; Seuil, 1981), certainement l'un des sommets de l'œuvre de Sollers et peut-être, tout simplement, l'un des plus grands livres de la littérature française de la seconde moitié du siècle passé : texte total déroulant



À LA TÊTE DE LA REVUE « TEL QUEL », SOLLERS S'AFFIRME VITE COMME L'UNE DES PRINCIPALES FIGURES DE L'AVANT-GARDE LITTÉRAIRE DES ANNÉES 1960

le long ruban d'une écriture sans ponctuation, proposant de notre présent une vision à la fois poétique et prophétique d'une singulière puissance.

A l'époque, certains ont pu rester aveugles à une telle littérature qu'ils ont déclarée « illisible », mais – à condition de ne pas ajouter au handicap de la cécité celui de la surdité – les lectures à haute voix de *Paradis* par leur auteur, dont la mémorable « performance » fut filmée par Jean-Paul Fargier (*Sollers au Paradis*, 1983), auraient dû suffire à convaincre les lecteurs les plus réfractaires.

Dès 1977, soit quelques années avant qu'une telle idée ne devienne un lieu commun, lors d'une conférence prononcée au Centre Pompidou et publiée d'abord dans les pages amies du magazine *Art Press*, Sollers prend acte de la fin des avant-gardes et de la nécessité d'un dépassement de celles-ci. Un pareil projet détermine le virage que négocie l'auteur au début de la décennie suivante. Avec *Femmes* (Gallimard, 1983), dans une écriture d'une lisibilité retrouvée, il livre un roman à clés, où, revenant sur son propre parcours personnel et littéraire, Sollers propose une fresque de l'histoire intellectuelle récente avec pour personnages principaux Roland Barthes, Louis Althusser, Jacques Lacan et quelques autres.

Le roman rencontre un réel succès et défraye la chronique. Il paraît aux éditions Gallimard, qui, après un bref passage dans leur filiale Denoël (1983-1987), vont également accueillir la nouvelle revue de l'écrivain, *L'Infini*, qui succède à *Tel Quel* (avec le même secrétaire de rédaction, le poète Marcelin Pleynet), et la collection qui l'accompagne, avec, parmi les premiers titres au catalogue, *Vivre*, de Pierre Guyotat (Denoël, 1984), ou *Le XIX^e Siècle à travers les âges*, de Philippe Muray (Denoël, 1984). Sollers rejoint ainsi ce qu'il nomme la « banque centrale » de la littérature française, dont, avec le soutien d'Antoine Gallimard, il devient un des écrivains et des éditeurs les plus emblématiques.

Une telle métamorphose modifie substantiellement l'image

« Aucun peintre ne m'émeut autant, sans raison, que Cézanne »

LA PEINTURE est présente dans toute l'œuvre de Philippe Sollers, dans la plupart de ses romans, comme le montre Olivier Rached dans son essai *Sollers en peinture* (Tinbad, 2019). Mais il a en outre consacré plusieurs livres à des artistes : Rodin, dessins érotiques (1987 rééd. 2017) ; Les Surprises de Fragonard (1987 rééd. 2015) ; Les Passions de Francis Bacon (1996, tous chez Gallimard) ; De Kooning, vite (Ed. de la Différence, 1988) ; Picasso, le héros (Ed. Cerclé d'art, 1996). Pour tous, il avait une passion. Mais c'est Cézanne, sujet du *Paradis* de Cézanne (Gallimard, 1995), qui, toujours, lui procurait une émotion particulière. En voici quelques extraits :

« Tous mes compatriotes sont des culs à côté de moi. » Oui, peut-être, mais que s'est-il passé pour qu'un tel homme se retrouve aussi isolé ? Qu'est-ce que la « nature » pour lui ? Pourquoi se sent-il unique en même temps qu'elle, entouré

de trahisons ou de tentatives d'appropriations ? Pourquoi cette « nature », si différente de la multiplicité floue que nous engouffrons dans ce mot, si nouvelle par rapport à sa représentation géométrique et classique, lui paraît-elle, de plus en plus, comme une sensation inouïe, vécue, pour la première fois, depuis l'intérieur de son extérieur ?

« Je travaille opiniâtrement, j'entrevois la Terre promise. Serai-je comme le grand chef des Hébreux ou bien pourrai-je y pénétrer ? » Aucun doute : Cézanne pense réellement, à travers mille fatigues et découragements, qu'il approche, comme Moïse, d'un lieu d'élection. La peinture est la nature au paradis. Ceux qui prétendent aimer la nature naturelle, idylle pastorale, panthéisme mystique, rousseauisme transfusé en écologie, sont, le plus souvent, ses pires ennemis intimes, jumeaux puritains et plébeins de ceux qui l'exploitent et la dévastent sans nécessité. Interrogez-les : les uns et les

autres sont incapables de considérer la peinture comme nature (d'où, sans doute, l'absurdité butée de l'expression « nature morte »). Ils croient que la peinture est affaire de culture ou d'art (et, désormais, de profit), ou bien que l'art imite la nature (thèse ancienne), ou encore que la nature, finalement, devrait imiter l'art (thèse moderniste et décorative). Fleur bleue et sentimentalisme académique d'un côté, rendement cynique de l'autre. Que la nature soit toujours, déjà, de la peinture en train d'être ; que la peinture (mais pas n'importe laquelle) soit une proposition singulière de la nature, cela ne leur viendrait pas à l'esprit. Inutile, par conséquent, d'essayer de leur faire connaître ce que Cézanne, obstinément, entend par « motif », catégorie à laquelle il a donné un sens de subversion métaphysique.

De la même manière, vous ne parviendrez pas à faire admettre à des subjectivités de plus en plus façonnées par le

modèle de la communication répétitive et instantanée que la langue qu'ils habitent vient de plus loin qu'eux et les traverse physiquement pour les dévoiler sans qu'ils s'en doutent. C'est ainsi que, logiquement, *concept* a pu devenir un terme de publicité (...).

J'aime de nombreux peintres (et beaucoup Picasso), mais aucun ne m'émeut autant, sans raison, que Cézanne. J'essaie chaque fois de comprendre cette émotion détachée, violente. Il me semble qu'il s'agit de l'émotion même de la pensée au-delà de toute représentation. La dévotion religieuse de Picasso et de Matisse à l'égard de Cézanne me paraît normale. « Cézanne, c'est Dieu. » Oui, mais lequel ? Pas un Dieu caché en tout cas. « Proche et difficile à saisir, le dieu », dit Hölderlin. Très proche. Infiniment proche. Et d'autant plus difficile à saisir. »

Le Paradis de Cézanne, de Philippe Sollers (Gallimard, 1995, p. 10, 12, 13, 16).



Philippe Sollers et Julia Kristeva, à Cassis (Bouches-du-Rhône), en avril 1998. PATRICK BOX/GAMMA-RAPHO/GETTY IMAGES



Comité des intellectuels pour l'Europe des libertés. De gauche à droite : Philippe Sollers, Alain Ravales, Eugène Ionesco et Raymond Aron, à Paris, le 23 juin 1978. SOPHIE BASSOULS/SYGMA/GETTY

propres livres ne se soumettent pas : « *Le roman*, expliquait-il, doit d'abord être une "histoire", a story... Personnages typés. Enquête plus ou moins policière. Dévoilement d'une cause, d'un ressort, d'un motif, autrement dit d'une culpabilité. Surmontée ou pas, peu importe. Sois coupable et raconte. Pas de culpabilité, pas de story, ou à peine. Pas, ou peu, de story, rien du reste ! »

Un pas de côté enchanté

Tel que Sollers le revendiquait et le pratiquait, l'art du roman le conduisait, loin des conventions ordinaires du genre, à enchaîner les livres comme autant d'épisodes d'un seul et même feuilleton spéculatif et poétique au fil duquel tenir la « chronique » – au sens de Céline – de sa vie et celle de son temps. Au sein d'une sorte de long roman autobiographique, un narrateur, sans cesse semblable et toujours différent, tient en direct le journal perpétuellement repris de sa propre existence, évoquant notamment son enfance et sa jeunesse, sa longue liaison amoureuse, qui durera de 1958 à la mort de la romancière, avec Dominique Rolin (1913-2012) – quatre volumes de leur correspondance ont été publiés chez Gallimard, de 2017 à 2020 –, discrètement la présence à ses côtés du fils qu'il eut en 1975 de Julia Kristeva, et plus généralement le pas de côté enchanté depuis lequel il considère le monde.

Car, si elle se renouvelle avec chaque titre, la formule des romans de Sollers est fixée dès les années 1980 et ne variera plus : dans la solitude d'un refuge choisi (Paris, Ré ou Venise), à l'écart de la servitude sociale dont il observe les ravages, dans la compagnie des femmes (qui sont les personnages principaux de ses livres) et dans celle des œuvres dont il s'entoure (Mozart, Manet, Stendhal et bien d'autres), fidèle à un idéal de félicité devenu intemporel, un homme cultive clandestinement l'art dissident et méditatif d'être heureux. Comme le disait Ducasse (Lautréamont) – dont Sollers entreprit de réécrire les *Poésies* dans ses romans : « *L'homme ne doit pas créer le malheur dans ses livres...* »

Jusqu'au bout, Sollers n'a jamais cessé d'écrire. La liste est longue des romans qu'il a signés. Ils restent à lire. Parmi les meilleurs, on peut citer : *Les Voyageurs du temps*, *L'Eclaircie*, *Mouvements* (Gallimard, 2009, 2012, 2016). Le dernier en date s'intitule *Graal* (Gallimard, 2022). Il évoque cette Atlantide disparue dont l'île de Ré constitue le dernier vestige. Y brille encore, de ses derniers yeux peut-être, cette lumière dont parlait Rimbaud ; l'éternité, la mer mêlée au soleil, cette vérité dont seule la littérature, ce qui en reste, peut porter encore témoignage.

Quelle épithète pour un tel écrivain ? Au début de *La Fête à Venise* (1991), le narrateur contemple une inscription latine sur une tombe : « *Non fui. Fui. Non sum. Non curo.* » C'est-à-dire : « *Je n'ai pas été, j'ai été, je ne suis pas, je ne m'en soucie pas.* » Maxime où s'exprime toute la sagesse du matérialisme antique mais que complète chez Sollers la conviction, au fond très chrétienne, que le dernier mot n'appartient jamais à la mort. Car, comme le dit la citation de l'Évangile (apocryphe) selon son patron Philippe et placée en épigraphe des *Voyageurs du temps* (2009) : « *Celui qui est a été et sera.* » Ici n'est pas le lieu de dire autrement pourquoi. Mais nous sommes quelques-uns à qui, et pour longtemps, la disparition de Philippe Sollers ne saurait être une nouvelle indifférente. ■

PHILIPPE FOREST, ÉCRIVAIN

[*Homme de lettres qui excellait dans l'art de la critique littéraire, Philippe Sollers a été l'une des grandes plumes de l'histoire du « Monde des livres ». « Le Monde » présente ses plus sincères condoléances à sa famille, à ses proches, et à toutes celles et ceux qui l'ont connu et apprécié. J. Fe.]*

28 NOVEMBRE 1936
Naissance à Talence (Gironde)
1958 « Une curieuse solitude » (Seuil), premier roman
1960 Créé au Seuil la revue « Tel quel » avec Jean-Edern Hallier, Jean-René Huguenin et Renaud Matignon
1961 « Le Parc » (Seuil), prix Médicis
1981 « Paradis » (Seuil)
1983 Quitte le Seuil pour Gallimard, publie « Femmes », crée la revue « L'Infini »
1994 « La Guerre du goût », essai
2000 « Passion fixe » (Gallimard)
2007 « Un vrai roman. Mémoires » (Plon)
2009 « Les Voyageurs du temps » (Gallimard)
2017 « Lettres à Dominique Rolin », premier volume
2021 « Agent secret » (Mercure de France)
5 MAI 2023 Mort à Paris

de Sollers. Les derniers partisans de l'avant-garde avec laquelle il a rompu le traitent en renégat. Sauf exceptions (dont la thèse qu'en 1991 je lui consacre en Sorbonne, *Philippe Sollers*, Seuil, 1992), l'Université l'ignore, qui lui préfère des auteurs moins flamboyants et mieux conformes à l'idée qu'elle se fait de la littérature. La critique n'est pas toujours bien disposée à l'égard de ses romans. Mais la personnalité et la pensée de Sollers attirent à lui de nombreux écrivains, plus ou moins durablement ses interlocuteurs, alliés ou complices (après Barthes et Derrida, Bernard-Henri Lévy ou Milan Kundera, par exemple), certains appartenant à sa génération, d'autres plus jeunes.

Faire résonner la contradiction

Sans constituer autour de lui un groupe ou un mouvement, ils se reconnaissent à des titres divers dans l'idée de la littérature qu'il incarne, donnant leurs textes dans sa revue ou dans sa collection. Ainsi, parmi les auteurs publiés dans *Tel Quel* ou dans *L'Infini* (et pour me limiter aux seuls noms que Sollers a lui-même mis en avant dans l'une des pages de ses Mémoires, *Un vrai roman*, Plon, 2007) : Pierre Guyotat, Jacques Henric, Frédéric Berthet, Jean-Jacques Schuhl, Yannick Haenel et François Meyronnis, ou encore moi-même – qui puis témoigner de l'éclat dont brillait la figure de Sollers dans les années 1980 et 1990.

Alors que se met en place la contemporaine « société du spec-

taclé » qu'il dénonce pour la nouvelle forme de tyrannie dont elle est solidaire, Sollers apparaît comme l'un des rares authentiques écrivains dont la notoriété dépasse le cercle de plus en plus restreint des amateurs de vraie littérature. Il intervient à la télévision ou dans la presse, soucieux de faire résonner la contradiction partout où cela est possible, comme dans son retentissant article « La France moisie », publié dans *Le Monde* en 1999, où il s'en prend, à propos de récentes déclarations de Jean-Pierre Chevènement, alors ministre de l'Intérieur, à la France qui « *a toujours détesté, péle-mêle, les Allemands, les Anglais, les Juifs, les Arabes, les étrangers en général, l'art moderne, les intellectuels coupeurs de cheveux en quatre, les femmes trop indépendantes ou qui pensent, les ouvriers non encadrés, et, finalement, la liberté sous toutes ses formes.* » Ces interventions révèlent un observateur brillant et un causeur caustique, parfois mordant, souvent virtuose dans l'art du paradoxe et le maniement de l'ironie. Au risque, peut-être, d'être vu et entendu davantage que réellement lu – ou même compris.

En 1987, à l'initiative de François Bott et de Josyane Savigneau, Sollers entame une longue collaboration avec « *Le Monde des livres* ». Il y publiera près de 200 articles jusqu'en 2005 – date à partir de laquelle il commencera à écrire régulièrement dans *Le Nouvel Observateur*, tout en continuant à collaborer au *Journal du dimanche* –, à un rythme soutenu,

CES INTERVENTIONS MÉDIATIQUES RÉVÈLENT UN OBSERVATEUR BRILLANT ET UN CAUSEUR CAUSTIQUE, PARFOIS MORDANT, SOUVENT VIRTUOSE DANS L'ART DU PARADOXE ET LE MANIEMENT DE L'IRONIE

jusqu'à une dizaine de papiers par an au début des années 1990. Des articles souvent consacrés aux classiques d'hier et d'avant-hier, aux peintres et aux écrivains, de Dante à Henry Miller, en passant par Montaigne, Voltaire, Casanova, Sade, Nietzsche, Kierkegaard, Flaubert, Proust, Céline, Genet ou Debord, qui l'imposent comme un des grands passeurs de la littérature.

Ils composent, pour reprendre l'un de ses titres, une « *théorie des exceptions* » à l'intérieur de laquelle se déploie, malgré la diversité des œuvres évoquées, une pensée très cohérente et conséquente de l'art et de la littérature, lui fournissant la matière de plusieurs recueils qui montrent que ce travail critique occupe une place centrale dans son œuvre – *La Guerre du goût*, *Eloge de l'infini*, *Discours parfait* et *Fugues* (Gallimard, 1994, 2001, 2010 et 2012) – mais également dans de nombreuses monographies, consacrées à des artistes comme Watteau et Fragonard, Cézanne et Picasso, de Kooning et Bacon.

Cependant, l'évidence des talents de Sollers comme critique, comme essayiste, ont parfois fait oublier le fait qu'il fut d'abord romancier. Et j'ajouterai, pour ma part, l'un des tout premiers de la littérature présente. Il est vrai que sa conception du roman ne s'accordait guère avec celle qui, le plus souvent, triomphe désormais. Dans ses livres, si l'intrigue brille, c'est par son absence. Dans *Portrait du joueur*, il contestait le règne de la « *story* » à laquelle ses



Fraude fiscale : l'exécutif cible les « ultrariches »

► Gabriel Attal présente un plan contre la fraude fiscale par lequel il entend viser « les plus puissants », sans toutefois poser d'objectif chiffré

► Le ministre délégué aux comptes publics promet de faire « payer ce qu'ils doivent aux ultrariches et aux multinationales » qui échapperaient à l'impôt

► Un service de renseignement fiscal, qui sera doté d'une centaine d'agents et de moyens d'enquête d'ici à la fin du quinquennat, doit être créé à Bercy

► Le gouvernement dit vouloir alléger la pression sur les classes moyennes et les petits contribuables, notamment par des régularisations massives

► L'exécutif cherche à clore la difficile séquence de la réforme des retraites en montrant qu'il a entendu le sentiment d'injustice

PAGE 7

QUAND LA RUSSIE TRAQUAIT LES ENFANTS DE KHERSON

► Durant les neuf mois d'occupation, le personnel des centres pour mineurs en détresse a tout fait pour leur permettre d'échapper aux transferts forcés vers la Russie PAGES 20-21



Un agent du FSB entre dans le réfectoire du centre Stepanivka, à Kherson (Ukraine), le 4 juin 2022 (image de vidéosurveillance).

RAFAEL YAGHOZADEH POUR « LE MONDE »

Vladimir Poutine dénonce la « guerre lancée » contre son pays

LA DIATRIBE de Vladimir Poutine lors des célébrations du 78^e anniversaire de la victoire soviétique sur l'Allemagne nazie, mardi 9 mai, reprenait des éléments de langage classiques du président russe. « La catastrophe qui se déroule en ce moment en Ukraine », il l'attribue aux « élites globalistes occidentales ». Mais le ton employé est plus grave, et le mot « guerre » fait son apparition dans le lexique du chef du Kremlin.

C'est que la réalité devient difficile à ignorer : non seulement c'est bien une guerre qui fait rage en Ukraine, mais celle-ci a atteint le territoire national russe. Le rappel le plus éclatant en a été l'attaque d'un bâtiment du Kremlin par deux drones, le 3 mai. Dans cette ambiance, Moscou a dû limiter l'ampleur des célébrations de la fête présentée comme un socle de l'unité nationale.

PAGES 3 ET 34

Canada

Dans l'Alberta, des incendies intenses et précoces

Près de 375 000 hectares ont déjà brûlé dans la province, dans un contexte de faibles précipitations et de températures élevées

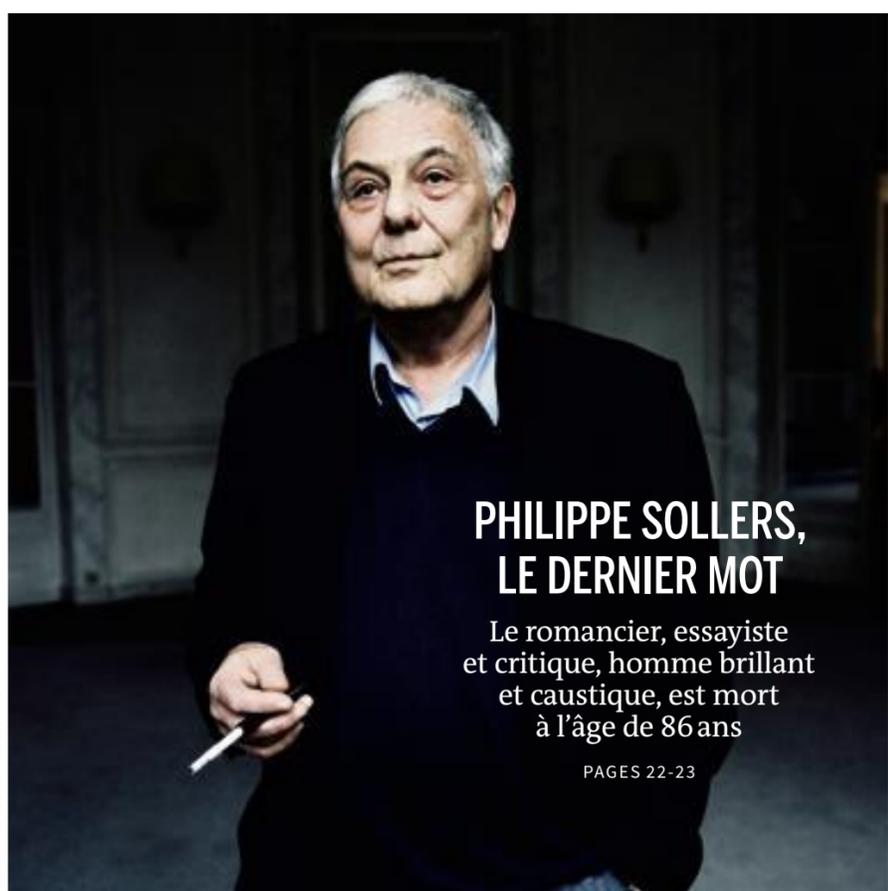
PAGE 6

Syrie

La Ligue arabe blanchit le régime de Bachar Al-Assad

Sous l'impulsion de Riyad, l'instance panarabe a réintégré Damas, une victoire diplomatique pour le dictateur syrien

PAGE 5 ET ÉDITORIAL PAGE 35



PHILIPPE SOLLERS, LE DERNIER MOT

Le romancier, essayiste et critique, homme brillant et caustique, est mort à l'âge de 86 ans

PAGES 22-23

A Paris, le 15 janvier 2011. JEAN-LUC BERTINI/PASCO

Transports

Bolloré accepte l'offre de CMA CGM pour sa branche logistique

PAGE 14

Mayotte

Le président des Comores demande la levée de l'obligation de visa

PAGE 9

Cinéma

« War Pony », un voyage chez les Indiens lakota

PAGE 26

Turquie

L'enjeu majeur du vote des femmes conservatrices

PAGE 2

